

Va vite, léger peigneur de comètes !

Afghanes & autres récits

Collection « *Lampe sourde* »
dirigée par Annie Van de Vyver



N°2



Déjà paru :
Nature morte au cinéma & autres récits
Jacques Sicard, 2014.



Nosbaq

Illustrations : © *Annie Van de Vyver & Peigneurs de comètes.*
Relecture-Correction : *Véronique Horand & Anne-Solène Roche.*
Pour l'ensemble des textes : © *Peigneurs de comètes, 2015.*

Françoise Breton

AFGHANES

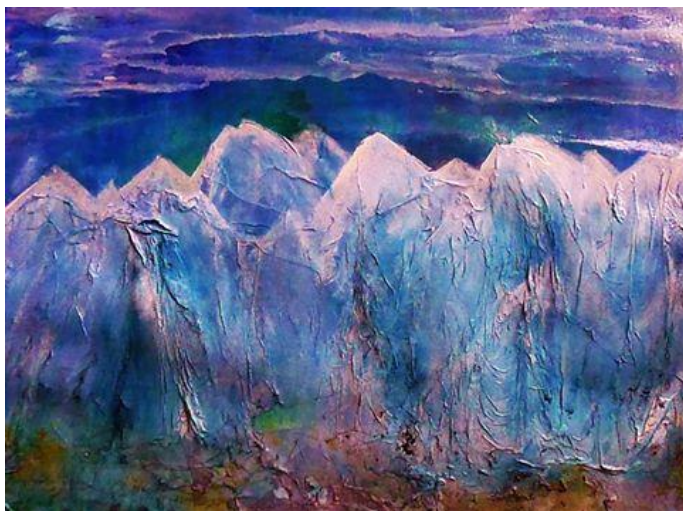
& autres récits

{Tableaux-poèmes d'Annie Van de Vyver}

Peigneurs de comètes

AFGHANES

Afghanes



*Au milieu de la violence
et des vapeurs âcres
respir en silence.*

LOIN À PART, jusqu'au bord du fleuve Amou Darya, on entend boxer la petite cabane. Là-dedans un rythme technoïde, forcé, burinant les fentes arides de la montagne, la bourbe cadencée de musique folle dévale un sol gorgé de lithium, dévale et brûle avec sa pieuvre d'ultra basses le front des parois, descend jusqu'aux premiers loess, et d'arpenter avec rage les énormes collines de pierres. Tout le monde sait que la jeunesse s'est planquée là-haut au lieu d'aller faire la guerre.

Comme son frère qu'on croyait parti les rejoindre, des heures qu'il avait disparu, on le cherchait près du fleuve alors qu'il jouait au soleil sur les pentes, le corps libre sans défense à frapper dans une veste roulée en boule, à frapper démesurément jusqu'au ciel, visant les rochers, socles de monstres, les frondant de ses cris, cherchant à les pourfendre de toute sa vigueur de gosse, et les rochers s'étaient mis à trembler sous ses yeux, dans le vent soudain froissé d'ondes sismiques ; ses jambes s'étaient dérobées, on aurait cru un tremblement de terre, un énorme impact dans la terre, poussières, poussière absolue, il s'est pourtant vu désagrégé sous le choc de la grenade, d'un coup subit tout le bas de la mâchoire avait été arraché.

Seule la petite mission de MSF avait pu raccorder le

tout et refabriquer un semblant de menton en bouillie sur des os en fil de fer, puis refaire une forme de bouche avec ce qui restait de la lèvre supérieure, et tout ça à la hâte, très vite parce que le sang pisse et se déploie dans la chaleur infectante.

Le petit de treize ans ne fera plus de cabrioles avec le soleil, triche avec la nuit, triche avec le vent. La petite gueule défoncée est un racloir pour les yeux, on détourne le cœur, petite vie défoncée. Elle a planqué son frère dans un renforcement sous terre près des fours du boulanger, planqués profond sous la roche, là où le sol tremble à peine pendant les bombardements ; maintenant il ne joue plus dans la rue, il respire en silence parmi les sacs de farine, et c'en est fait de toute violence. Triche avec la cogne.

Longtemps elle reste près du frère pour changer les pansements ; la farine fait du bruit dans les fours quand elle gonfle, c'est une respiration de graines, c'est chaud, ça bout, ça monte un levain de bonheur d'un coup dans les veines, le frère gémit et le pain se fait, salive montante dans l'odeur séculaire du pain au four. Rajda caresse en chantonnant les bras du frère, c'est le va-et-vient des ongles sur la peau fine et sensible, les caresses distraient, raclent et mouchettent les brisures de la douleur. Tout le jour, des heures durant, Rajda est

pliée en quinconce sur des sacs de farine, elle s'est fixé la lente stratégie des caresses, y menant ce qu'il faut de petite dégringolade des doigts pour faire à la fois ouate et chatouilles. Souvent le frère finit par s'endormir, aussi parce qu'il fait une chaleur de forge, et la codéine abrutit légèrement, achève de décoller la souffrance. C'est pas les caresses qui vont le sauver, mais on se dit que tout finit par repousser, tant qu'il y a ce berceau de présence.

Le soir, le boulanger jette son tablier, Rajda est belle, il s'est maintes fois justifié : le travail réclame des monceaux de muscles et de solitude, il s'emploie à ramener de très loin des sacs de farine en pleine nuit à travers les caillasses, il a perdu des chevaux dans la nuit, pitoyables de fatigue, incapables de poursuivre, les jambes cassées par les pierres, à chaque fois il devait racheter un âne ou deux en cours de route, il fallait progresser dans la nuit noire dans la peur de se faire choper par les voleurs, alors quoi, il s'efforce de les maintenir en vie elle et son frère, alors quoi, pour un homme c'est pas compliqué : on serre les poignets, on les écarte de la tête, on stabilise des genoux le désordre des jambes qui cherchent à faire des nœuds, on tombe sur la proie, on la dégouline de faiblesse et d'abnégation, on descend le pantalon de toile, on

aspire le gouffre de souffrance.

Triche avec le sel.

Tard dans la nuit, elle rejoindra les jeunes de la cabane, tous enivrés de vapeurs âcres, se ralliant dans les paroles tiédasses qui flottent dans l'air comme des poussières, en vrac étendus par terre ils rient bêtement, la tête en arrière contre les piles de sacs. Elle veut se joindre à eux de toute sa volonté, pour rire bêtement comme ça contre le bois de la cabane, surtout quand Moh ramène un container rempli d'alcool ; elle se hâte, elle court en silence, sans trop souffler parce que des hommes se cachent parfois derrière les rochers ; le froid fait craquer les pierres, petits éclats bruts comme des cris de rapaces, mais elle prend ça comme des bruits avant-coureurs du cirque nerveux qui l'attend là-haut, dans la cacophonie dissolue de la musique des villes. C'est Moh qui ramène des cassettes piratées, il les achète au Vieux qui fait la navette entre l'hosto russe de la ville et la petite mission de MSF, le Vieux troque médocs contre radios d'épaules cassées, il fait des virées de cinquante kilomètres avec son âne, il sait traverser le fleuve, il sait les détours à emprunter, les rallonges atroces qui lui scient les jambes, à travers les pierres la nuit où tu n'as pas intérêt à te casser une

cheville, alors tu scrutes tes pieds des heures et des heures, tant que tu peux marcher sous l'éclat d'une lune.

Elle passe d'une musique à l'autre, avec les voix bizarres de *Run to me*, la rocaïlle de Tom Waits, les bong-bong déboussolants des groupes electro-punk ; Moh met un morceau de Usbek Band Tears of the Sun, le groupe qui monte en ce moment à Kaboul, ça tétanise tout le monde, comment font-ils pour oser ça, Rajda rigole, son front est large et nu comme un masque, quelques bougies sont renversées sur une assiette, jetant une petite torche dans les yeux, les cheveux croulent en désordre sur la poitrine, il fait bon dans l'air saturé de dérives – la peau nue s'envisage le soir en loi enfreinte. Bats-toi fort dans le tempo de nuit. Le froid forcené de la montagne ne passe plus à travers la musique debout, le froid n'effraie plus, la cabane devient un îlot insondable, c'est la musique debout qui a repaginé le monde, Rajda met du noir sur la frise épaisse des yeux, elle enlève le tout, le ventre couronné de seins blancs tourne dans la musique, cette fois c'est lancé, les bras n'ont plus de poids.

Au matin, elle boit le verre de thé ultra fort et sucré, et le plaisir vient dans la bouche : elle parle avec

l'amie qui passe son temps dehors, Kamila, le visage buriné à mort par le soleil des hauts plateaux, le jour Kamila passe d'un village à l'autre pour colporter les nouvelles, comprendre ce qui manque et faire des échanges, apporter des médicaments à la clinique mobile, récupérer des ordonnances auprès de MSF et se rendre dans la ville d'à côté, Shir Khan, à la frontière du Tadjikistan, toute son énergie est dans les jambes, elle s'arrêtera jamais de marcher, c'est une fille directe qui te parle à deux centimètres du visage, ses dents sont foutues, les gencives percées de creux tout bruns, on se dit qu'elle doit avoir drôlement mal, ça calme. C'est Kamila – la camille te calme, ouvre fort les yeux et te déchire comme une torche d'ombre, elle est là devant toi, elle te soulève dans l'ampleur brutale de sa franchise. Triche avec la force.

Rajda dit pour le petit frère planqué suant près des fours à pain, un médecin passe de temps en temps, il pose des pansements remplis d'antiseptiques et d'anesthésiants, pendant quelques heures l'absence de douleur devient un paradis, il sourit dans le vague et la farine suinte sur son front, n'avoir plus mal plus faim plus soif est inconcevable quand on vit en temps de guerre. L'anesthésiant fait marcher sur une grève, on penche sur un fleuve, on prend l'eau à pleines mains et

on la jette sur le torse et la nuque, frénésie de cheval sauvage, enfin le cœur ne bat plus dans la plaie, mais tout autour, et même beaucoup plus loin, et même dans le muscle du cœur lui-même. Triche avec la joie.

Kamila a la bouche pleine d'une purée rouge, ce sont des feuilles de bétel qu'elle mâche pendant des heures quand elle fixe l'horizon assise par terre, ces feuilles à la noix d'arec elle en trouve en ville, qui viennent d'Inde et de Malaisie, ça commence à circuler partout à Kaboul, mais seuls les hommes y touchent – elle y a pris drôlement goût. Dès qu'elle cesse de marcher, elle s'en fourre entre les mâchoires, elle regarde les grands vallons grisés de caillasse, et dit sans arrêt que c'est un « psycho-stimulant » comme le lui ont raconté les médecins, alors elle en donne une poignée pour le frère, et s'agitant à fouiller les grandes poches du jilbab, le jus dégouline de sa joue droite où gonfle une boule presque noire, elle rigole de ses dents rouges et Rajda éclate de rire.

Le temps du crépuscule s'écoule très lentement. Et d'avoir marché tout le jour, ça sonne dans la tête, surtout que la fraîcheur s'immisce dans la gorge, une sorte de brise glaciale monte des torrents – à cet instant elles sont noires sur la montagne, plus personne ne pourrait les voir, la cabane se confond

avec les masses rocheuses, les profils disparaissent – l'être renaît. Rajda raconte pour la violence des soirs qu'elle doit supporter, Kamila crache un long filet rouge, elle raconte à son tour : certaines pratiques des villes commencent à remonter jusque dans les campagnes, les villes de purin où le désir de régner fait saigner les femmes, les médecins voient des jeunes filles ébouillantées, le crâne à vif sous la brûlure, la peau arrachée, ils prennent en photographie des visages sans nez, sans lèvres. Kamila voit ça. Quand c'est l'acide, ça les rend presque aveugles, elles n'arrivent plus à articuler, la langue obstruée, la voix est difficile, pénétrée de gouffres – d'en avoir ingéré quand elles criaient. Elles sont étendues, immobiles, absolument dévastées. Kamila voit ça. À la campagne, on ne touchait pas aux femmes : elles font le travail des hommes, et marchent loin dans la montagne avec des bardas énormes sur les épaules. Devenues corps de montagnes, on les laissait tranquilles. Mais les pratiques serpentent le long des cols et viennent œuvrer la nuit dans les villages ; quand les hommes mutilés reviennent d'un bombardement, ils hurlent et s'arc-boutent sous les lampées d'alcool, ils tordent la maison, ils cassent la bouteille et lacèrent la peau jeune – sous les cris du grand-père qui ne comprend plus ce

monde.

Il fait presque nuit quand Kamila crache le tout. Rajda fera comme elle fait quand il la force, et Kamila fera ce qu'il faudra derrière lui. Triche avec le foutre.

Retour au village. Planquées dans un angle, elles scrutent la porte du boulanger. Le froid fait des houlettes de fumée autour d'elles. Elles se pincent : il faut cesser de respirer, coller la main contre la bouche.

Dans la petite rue en pente, la femme du boulanger vient de sortir avec des sacs, elle est monumentale et tangue comme un navire, dressée pour dresser, sa chair est vaste, ses poignes solides, elle va fièrement de porte en porte pour colporter les ragots, de toute sa hauteur de gouvernante. C'est la veillée des longues rumeurs. Les visages tournés vers un feu fourni en braises, chaque maison l'attend et sa voix s'annonce brutale sur le seuil. On hésite pourtant à lui répondre, un hélicoptère sillonne le ciel et des tirs de mitraillettes pourraient crever les portes, mais rien ne lui fait peur, elle va procéder aux trocs attendus : farine et larges tranches de pain noir contre du tabac, du lait d'ânesse, de l'huile, de grosses pêches blanches qui donnent la diarrhée, des noix. Sa voix cogne en écho contre les

murs, c'est un promontoire de force et de fierté, l'odeur du pain cuit rôde avec elle par les rues et en fait une princesse. Personne ne résiste à l'odeur du pain.

Kamila tord le cou à l'angle d'un mur, glisse dans le virage, rien devant elle, elle tire les cheveux de Rajda qui n'ose plus avancer, lui pince les bras, le ventre, le sein, lui fouille le cou de chatouillis, la pousse dans la rue « File ! File ! Ma Rajda agile, file ! » Rajda rentre dans le trou qui borde la route, c'est d'abord une petite fosse puis un trou dans le bas du mur, c'est là qu'on pose la pièce pour le pain fabriqué vers cinq heures du matin, à même la poussière le bord de route est un comptoir à pains, et toujours la monnaie posée avant la nuit, dans le chiffon marqué du nom de la maison, et au petit matin la tranche est mise dans le torchon gras.

Dans la cave, Rajda s'avance au son du souffle, s'orientant à quatre pattes parmi les sacs de farine vers la respiration du petit frère. Il dort, le corps étalé en croix. Elle pose un tissu gorgé d'eau fraîche sur sa bouche et son front, approche la bouche et souffle sur les gouttes, vérifie le pansement, tâte les veines comme elle a vu faire pour écouter le pouls régulier du bout

des doigts, derrière l'oreille gauche. Quand les yeux s'habituent à l'obscurité, elle perçoit des morceaux de mie qui jonchent un peu partout le sol : il a accepté de se nourrir un peu. Il faut qu'il absorbe des fruits acides pour renforcer ses défenses, lutter contre l'infection. Sous le hijab elle a caché des écorces d'orange, elle glisse les doigts pour trouver le nœud, quand une main vaste et froide vient se plaquer contre son épaule.

Araignée de membres filiformes, elle se rétracte et ne bouge plus.

Des genoux tombent à l'arrière du dos, le souffle court, les deux mains plaquées contre ses épaules osseuses et dures, remontant les petits os de la nuque pour préparer la prise fatale à l'arrière de la tête. Rajda va pleurer, elle sait qu'il s'est préparé en silence, il dira en chuchotant l'effort à faire et la femelle qu'elle doit être, elle sait que Kamila n'a pas eu le temps de passer par le trou qu'il vient de fermer d'une grosse planche. Il n'y a plus de nuit, c'est un noir informe dans toute la tête. Il a retiré sa chemise, sa peau est puante. Les mains descendent plus avant et cherchent l'ouverture de la robe pour glisser jusqu'au pantalon large qui couvre le bas du corps. Elle va glisser sur le côté, le visage écrasé entre les sacs de toile, elle va freiner la

course du sang dans les artères, elle va *se mourir* dans sa chrysalide de silence, elle va dire au corps d'obéir sans se tendre pour amoindrir la douleur, quand d'un coup la pression se fait offensive, broyant ses épaules dans un cri désordonné. Elle entend une forme de plainte dérégulée, un mouvement houleux, les mains la lâchent d'un coup, elle roule sur le dos et voit le monceau de corps en lutte. Kamila, le visage déformé, tire de toutes ses forces de biais derrière la nuque, puisant toute sa puissance dans l'articulation des coudes bloqués dans son dos, tirant les extrémités du foulard qui fait entendre un craquement, le tissu se déchire, le corps tombe et gesticule en geignant comme un âne épuisé, il se relève et cogne Rajda aux tempes, l'envoyant trébucher contre le mur, Kamila le pousse à terre en lui frappant la tête des deux poings, le coup le propulse en avant et dès lors elle tombe sur lui de tout son poids, fauve harcelant, entoure le cou contre les bras qui font résistance et tire de chaque côté de la tête, bloquant le dos de ses genoux violemment contractés dans ses reins, il tente par tous les moyens de s'arracher à l'emprise du foulard mais Kamila serre plus fort, étreinte de rage et de pierre, jusqu'à ce que le corps hoquette sismique dans la perte de pouvoir, hoquette sismique, s'évanouit viande molle.

Le corps du frère est poussé sur la route par le trou béant, il ne gémit pas, les yeux grands ouverts sous la profusion d'étoiles qui explosent dans le ciel. Elles le relèvent par à-coups à bout de bras, lui encerclant les hanches affreusement amaigries qui font comme une gamelle en métal sous les mains, elles fixent leurs regards sur les pierres à éviter de justesse, cognant au passage les petites jambes déshabituées de tout, tiges aimantées par le sol, croulant sous le poids du buste, mais le portant à bout de force elles courent parmi les caillasses, fuyant les ruelles arpentant le village, remontant « allez allez » à travers les chemins rocailles, « allez allez » cravachant le souffle et le courage, remue tes jambes allez aide-nous, l'effort furieux la position debout jamais prise depuis un mois, l'absence de sang dans le visage, les étoiles vertes, le frère d'un coup tout ramolli s'évanouit.

Ils se sont cachés dans les broussailles, ranimant le frère en glissant dans sa bouche les feuilles de bétel, elles pressent les mâchoires des deux mains, l'enfant finit par mâcher et la bouillie forme une chique noire entre ses dents. Kamila frotte vigoureusement les cuisses, masse et pince les muscles, sans tarder elles le relèvent et il parvient à tenir debout contre elles, à voler dans les airs d'un sentier à l'autre.

L'orage trébuche soudain et s'enflamme sur la montagne. Il n'aurait pas fallu s'étendre à l'abri des roches, si noires qu'elles en deviendraient conductrices et tout de toi réduit en cendres. Elles ont sorti les petites bâches plastifiées et fondent dessous en se recroquevillant contre le sol. Les trois corps forment trois monticules noirs, contractés comme des mouches avalées dans un évier, les dos sont tordus sous l'assaut d'une pluie grêleuse. Les lézardes jappent et brisent le ciel en milliards de braises crochues, il faut se retenir avec les genoux contre les graviers parce que la pluie tabasse et donne envie de fuir, le bruit surtout, les flots frappent le dos, frappent la tête qu'il faut protéger des deux mains dans la nuque, et la pente creusée par le passage des chevaux se remplit comme un ruisseau, le vent forme un courant et les rigoles d'eau vont follement jusqu'à eux... Ils sont en sécurité – Maintenant personne ne viendra les supprimer. Triche avec la pluie.

En haut des premiers vals il fait beaucoup plus froid, les pieds clapotent dans les sandales et les épaules tremblent. À deux mille mètres c'est comme un hiver, ils claquent des dents et ne sentent plus leurs doigts, « c'est la flotte qu'on a prise... ça passera tout à l'heure » souffle Rajda. Elles poussent le frère à mains

déployées dans le bas du dos, c'est presque agréable de sentir ses jambes avancer quasiment seules sans porter le buste. Le ciel dégagé, il sourit aux nouvelles étoiles des hauteurs, plus franches et brillantes.

La cabane est là-haut.

La lueur clignote par le mur entrouvert, ils y voient des silhouettes passer et repasser. Rajda laisse le clan accroupi dans le noir et rampe jusqu'à la cabane en tentant de reconnaître des voix. Longtemps elle est couchée, sautant dans un angle quand un jeune sort pour pisser, elle contourne prudemment les maigres cloisons de pierre, et s'accroupit encore. Elle méconnaît des voix et se demande pourquoi les souffles se confrontent comme ça à l'intérieur, elle attend en laissant sourdre une respiration des plus faibles, resserrée sur un seul fil transversal, inaudible, transparent. Puis elle pose complètement la joue sur la pierre et soulève légèrement l'oreille comme lorsqu'il faut écouter derrière la porte, presque collée contre la paroi. C'est Moh elle est sûre, c'est bien sa voix, elle s'immobilise complètement, à l'affût des quelques syllabes qu'elle pourrait décoder. Il se serait déshabillé sous leurs yeux, il a du ruban adhésif sur tout le corps, des mains l'enlèvent d'un coup sec, des mains énervées qui arracheraient la peau, « Y en avait beaucoup plus !

Qu'est-ce que tu en as fait ? », Moh dit très vite des choses inachevées, on ouvre un sac, un zip glisse, il y a un fouillis de mains, des explications sur la qualité des « feuilles », un autre demande combien, deux ne sont pas d'accord, les choses s'animent et violemment. Une énorme giclée de fusillade explose dans la cabane. Kamila crie. Rajda s'est pliée à terre, se couvrant toute la tête de ses bras. Kamila bouge pas !

Frère bouge pas. Frère bouge plus. Ta gueule, souffle plus bordel, chch. Le cœur est dans la gorge. Les genoux cognent. Fusillade.

Un type sort de la cabane et braque une lampe dans la nuit. Un grand jet de lumière électrique balafre les yeux, le jet passe d'un point à l'autre du val et tombe d'un coup sur le sol – elle traîne sa sale queue de lumière dans la marée de caillasses. La pute de lumière est une acrobate de nuit, elle va les dénicher tous, coincés contre la roche en piètres mulots pataugeant dans leur pisses. La pute de lumière s'acharnera contre le cœur – ne pourra plus rien pour le frère.

Mais un grondement, orgue de centaure, vrombit contre la paroi de la montagne. Le grondement se rallonge, grogne et grogne, profond butor des gorges de schiste.

Afghanes

Le froid tord-boyau dans les intestins. Les ventres perdent leurs graines, une chierie sourde dégouline entre les jambes, il fait ce froid de l'enfer – concasse les nerfs. Ils ne tiendront pas.

Dégage on rentre ! disent les voix.

L'un des types restera devant la porte. Toute la nuit, ils changeront la garde, flanqués d'armes automatiques.

Dans la pluie coule la nuit. Tout le long dans le froid, la prière adressée aux défunts, les seuls mots qui plient sous la peur comme un roseau. À l'aube, ils ne pourront s'efforcer de descendre à travers les rochers. Et l'aube aura l'odeur de la faim, son long jour ne rend pas l'idée du soleil quand on s'assoit longtemps sous la pierre. Goutte à goutte la faim les répand sur l'oubli, l'oubli de crier dans la nuit d'eau douce. Ils ne se feront pas violer vivants. Et le tam-tam du cœur tiendra dans les gorges, au rythme de ce que voudra bien leur tendre le ciel, pour les protéger. Inch Allah.

Triche avec la peur.